

LE CERCLE

par Sylvio Acatos

La Galerie Anton Meier de Genève présente, jusqu'au 13 octobre, les travaux récents du Genevois Philippe Grosclaude. Des où le gestuel - traces tourbillonnaires, graffiti - s'affirme, lié à des formes organiques, comme la pulsation même de la Vie, sa violence, ses contraintes, sa liberté.

- On s'est toujours accordé à dire que votre œuvre est organique, biologique.
Je dirais qu'elle est, pour moi, avant tout humaine. L'être humain est quand-même ce qui est primordial, et comme est composé de viscères, d'organes... C'est un tout, quoi. Donc, c'est biologique.
- Le gestuel a pris depuis 1978 une grande importance. Ça symbolise quoi, au fond ?
C'est la violence. Dans laquelle on vit, dans laquelle on est, dans laquelle on naît. Toutes ces formes qui s'affrontent sont picturales, ce sont aussi celles du monde extérieur.
- Comment liez-vous tout cela à votre propre vie ?
La vie, pour moi, ce n'est que la vie par rapport à la peinture. Et la peinture, c'est la révolte, mais pas du tout dans le sens où je me voudrais marginal. Mais enfin, je peins contre. Je peins comme je vois la vie, comme je la ressens, comme la violence, tout son aspect artificiel. J'essaye d'être honnête.
- L'artificiel qui serait quoi ?
Les dés sont tellement pipés... Comment s'en sortir ?
- Vous essayez de lutter.
A ma manière, qui est très restreinte, je le reconnais. Mais c'est déjà une position vis-à-vis du monde qui m'entoure. C'est comme je suis.
- Une lutte de longue haleine. [...]
Le jour où je n'aurai plus besoin de lutter, je n'aurai plus besoin de rien faire.
- Vos visions sont tragiques ?
Atroces. Je ne comprends pas comment les gens peuvent les supporter. Dans une certaine mesure, je pense qu'ils les voient pas comme je les vois.
- Ce tragique s'est accentué. Vos premières œuvres étaient plus séduisantes, plus sereines avec leur géométrie rectiligne [...]
C'est triste ce que vous me dites.
- On ne peut aller que là où on doit aller, non ?
Quel avenir... Vous comprenez, il y a toujours une ambiguïté. On fait un travail, on s'y donne à fond, on lutte à fond, on est contre les choses, on est contre des éléments, on est touché par le monde qui vous entoure, et d'un autre côté on donne une vision qui est en définitive atroce, et on demande que les gens la regardent avec bienveillance. [...]
- Vous étiez fait pour peindre ?
Ça, je n'en sais rien. Je me le demande souvent. Il m'est arrivé, je vous l'ai dit, d'arrêter de peindre, parce que ça n'allait plus, j'avais trop de doutes. Et au bout de quinze jours, d'un mois, je revenais à la peinture. Je ne vois pas d'autre solution.
- Vous privilégiez beaucoup moins la géométrie rectiligne aujourd'hui. Pourquoi ?
Plus on avance, plus il faut aller à l'essentiel. Alors vous allez me demander ce qu'est l'essentiel. J'aurais beaucoup de peine à vous répondre.
- Vous pensez y arriver plus vite par le gestuel, ces graffiti ?
Avant, j'écoutais des conseils, des avis. J'ai maintenant une liberté plus grande par rapport à des influences, celles des beaux-arts, par exemple. A un moment donné, il faut prendre son chemin tout seul, faire sauter les bases.
- Lorsque vous dessinez, vous faites d'abord un croquis ?
Non, c'est très souvent le travail précédent qui me sert d'esquisse. Je pars aussi avec une idée, mais comme je n'arrive absolument pas à la fixer dans mon esprit, il y a toujours transformation pendant le temps de réalisation, suis un laborieux.
- Vous vous lancez sur la feuille ?
Oui.
- Et ça peut rater ou réussir ?

Mais ça ne rate jamais. Parce que je vais jusqu'au bout. Enfin, comprenons-nous : bien sûr que ça peut rater, la feuille de papier, c'est une force, je lutte pour aller le plus loin possible. Rater ou réussir n'a plus tellement d'importance alors.

- Vous êtes violent ?

Vous me trouvez violent ?

- Ce que vous faites l'est.

Oui. Au début, j'endiguais la violence par ces peintures très composées. Aujourd'hui, je la libère. C'est toujours la recherche de l'apaisement.

- Cette violence en vous, ça vous gêne ?

Mais non. Pourquoi ? Tout le monde est violent. Simplement, ici, nous sommes tous civilisés, alors nous ne le montrons pas.

- Depuis quelques temps, il y a toujours ce visage qui se ressemble d'une œuvre à l'autre.

Il a toujours été là.

- Même dans les premières peintures ?

Oui. C'est essentiel. Si l'être humaine n'est pas là, rien n'est possible pour moi. Mon travail a un aspect très figuratif. Mais il n'est pas reçu ainsi. On croit que c'est de l'abstrait.

- Aujourd'hui, comment voyez-vous tout ce que vous avez déjà fait ?

Je ne regarde pas tellement en arrière.

- Vous avancez en reniant ?

Non, parce que je pense que c'était des étapes nécessaires.

- Je reviens à ce problème : votre lien avec le quotidien ?

De lien, il n'y en a pas tellement. Je suis dans mon atelier huit à neuf heures par jour.

- Vous êtes dans vos œuvres ?

Ah non ! Je déteste ce mot. Dans mon travail.

- Vous assumez votre travail ?

Je m'assume déjà moi-même, c'est déjà une grande chose.[...]

- Dans une interview, vous avez dit que vous travailliez pour vous-mêmes, pas pour les autres. Vous le croyez vraiment ?

L'homme est tellement plein de contradictions. L'un et l'autre sont à la fois faux et justes. N'est-ce pas, l'artiste cherche quand-même à être aimé, en fin de compte. C'est ça le vrai, le grand problème.

- Résumons-nous, vous avancez dans l'inconnu en vous sentant prisonnier.

Je pense que ce n'est pas tout à fait juste. Il y a quand-même une réflexion qui se fait. Comment expliquer ça ? On sait pas où on va effectivement, mais ce serait faux de dire qu'on va uniquement dans l'inconnu, parce que cela laisserait trop de liberté d'interprétation à trop d'éléments extérieurs.

- Vos œuvres sont tragiques. Elles sont aussi espoir.

Oui, puisque je les fais. [...]

- Vous aimeriez ajouter quelque chose ?

Non. De toute façon, je n'ai jamais rien eu à dire. Ça doit aussi être désespérant pour vous : ne pas avoir matière à faire un article avec cette conversation.